

Le chemin de fer du Yunnan

**Un jeune ingénieur français
en route de Saïgon à Yleang (1904)**

par Odile Bernard et Élisabeth Locard¹

En juin 1904, notre grand-oncle Albert Marie, 28 ans, est employé au PLM. Il suit les traces de son père Auguste, ingénieur, également employé au PLM, sous les ordres de Paul Séjourné, surnommé "l'Eiffel des ponts de pierre".

Ambitieux et célibataire, il accepte l'offre d'emploi de la Compagnie Française des Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan : la CIY. Il embarque à Marseille en juin 1904 et, après un voyage de 71 jours, arrive au Yunnan où il prend ses fonctions de conducteur de chantier.

Nous avons suivi son aventure au Yunnan grâce aux lettres hebdomadaires qu'il a écrites à ses parents, à son frère Edouard et sa petite sœur Marguerite, notre grand-mère, et aux photos qu'il leur a envoyées².

La construction du chemin de fer du Yunnan, commencée en 1902, a duré 8 ans. La ligne inaugurée en 1910 prolonge la ligne indochinoise de Haiphong à Lao-Kay à la frontière chinoise, jusqu'à Yunnan sen (maintenant Kunming), capitale du Yunnan.

Le chantier a nécessité un grand nombre d'ingénieurs et de personnel d'encadrement européen ainsi que des milliers de coolies. Le terrain difficile, le manque de moyens de communications, ont augmenté la difficulté d'acheminement du matériel et des hommes, demandant la recherche de solutions techniques audacieuses.



¹ Odile Bernard, michelbernard220@hotmail.com et Élisabeth Locard, elisabeth.locard@gmail.com.

La plupart des documents photographiques sont sous © ISEAS Library, Institute of Southeast Asian Studies, Singapore : Elisabeth Locard Collection. Les légendes entre " " sont d'Albert Marie.

² Nous avons respecté l'orthographe, les majuscules, la ponctuation, d'Albert Marie à l'exception de quelques minimes rectifications orthographiques signalées entre crochets : [...]. **Les jugements ou opinions émis doivent évidemment être replacés dans le contexte de leur époque.**

Saigon, 23 juin 1904 Hôtel continental

Nous sommes arrivés hier à midi après avoir fourni depuis Singapour une vitesse soutenue de 16 nœuds afin de pouvoir profiter de la marée haute pour remonter la rivière de Saigon.

Je suis encore sous le charme de ce que j'ai vu. Saigon laisse loin derrière elle les villes où nous avons fait escale, et elle mérite bien son nom de perle de l'Orient. Des rues larges et droites, avec des dômes de verdure ininterrompus, de superbes constructions, de confortables hôtels où, par exemple tout est assez cher. Ici nous payons 20 francs par jour, autrement dit 8 piastres mais tout est bon, cuisine, service, chambres. On retrouve ici la vie européenne et la seule chose, à part la nature, qui pourrait vous faire croire que vous

n'êtes plus en France c'est la population presque entièrement chinoise. Le port à la vérité n'est pas très grand ; la rivière à Saigon, atteint un peu plus de 400m de large, mais elle est profonde et les grands bateaux comme le *Tonkin* atterrissent à quai. La végétation y est des plus luxuriante et c'est ce qui charme et ce qui enchante...

Ce matin à 8h, nous sommes allés à Cholon (prononcez cholène) faire visite au Tuog-doc on, ancien vice-roi de la province. C'est un ami de M. Ducastaing. Son autorité est passée entre les mains du résident français depuis la conquête, mais il est pour ainsi dire un personnage. Commandeur de la légion d'honneur et vingt fois millionnaire. Ducastaing m'a présenté. Il a été des plus aimable pour nous tous. Il nous a fait entrer dans une merveilleuse pièce où les boys avaient déjà versé le champagne frappé. Les honneurs étaient faits par son 4^{ième} fils, capitaine officier d'ordonnance du gouverneur général, et qui parle français comme vous et moi !

Il nous a fait ensuite visiter les appartements. Je n'ai pas de mots pour vous exprimer mon admiration. Il y a des sculptures qui déroutent l'imagination. C'est féérique, incroyable. Après avoir décliné l'invitation à déjeuner, nous sommes repartis pour Saigon où nous avons déjeuné avec son fils aîné, docteur en droit de France et attaché au procureur général. Les autres fils sont agriculteurs. Une jeune fille, Mlle Eugénie, est à Cholon avec son père. Nous n'eûmes pas l'honneur de l'apercevoir étant donné l'heure matinale. Ce que le vice-roi m'a fait voir de plus curieux, est son cercueil et celui de sa femme car ils ont tous les deux accompli leurs 60 ans. Leur religion leur commande, dès passé cet âge, de garder chez eux leur dernière demeure. Ce qui m'a fait lui dire :

« Votre excellence est plus philosophe que nous, car elle songe à la mort sans crainte ». Le compliment lui a été sensible et il m'a regardé d'un bon et fin sourire.

Ce pays est un pays de rêve. Jamais, je n'aurais cru voir cela et mon opinion est celle-ci : L'Indochine ou du moins ce que j'en connais aujourd'hui, la Cochinchine est un pays merveilleux. Tout y sera à faire quand les chemins de fer la sillonneront en tous sens. Et l'administration française tant décriée, a accompli ici des merveilles. Les bâtiments officiels, poste, hôtel de ville, sont de pures merveilles. La pacification paraît complète, puisque, à nous 4, nous avons traversé seuls, une ville où perchent 20 000 Chinois... Dans 4 jours, arrivée à Haiphong, d'où vous recevrez une longue lettre...

Hanoï, mercredi 28 juin 1904

Me voici définitivement sur le plancher des vaches pour 3 ans. Il était temps que j'arrivasse. Vous savez que je devais changer de bateau à Saigon. J'ai quitté le *Tonkin* où l'on était si bien pour la « *Manche* », paquebot de l'annexe du Tonkin. Quel sale bateau ! J'avais une cabine à côté de la machine. C'est vous dire la chaleur que j'y ai endurée. De plus, nous avons eu pendant 3 jours mauvais temps. Nous avons traversé une queue de typhon, bienheureux de ne pas être tombés au milieu. Dans la nuit de dimanche à lundi, malgré la tempête, j'avais ouvert les hublots pour avoir un peu d'air, quand mon ami Ducastaing et moi nous avons reçu la plus belle douche. Une lame a frappé le navire et a jeté dans notre réduit 50 cm d'eau. Heureusement que nous avons mis paquets et malles sur les deux lits inoccupés. Nous avons achevé notre nuit sur le pont, nos lits (les plus bas) étant inondés.

Enfin, mardi (hier) à 1h du matin, arrivée à Haiphong. Je suis immédiatement descendu avec Ducastaing, le docteur Sandfort (celui dont je vous ai parlé), et un autre docteur tout jeune homme frais émoulu de la faculté avec lequel je vais faire le voyage par terre. Je suis allé à la société, et j'ai trouvé M Carrick le représentant à qui le docteur Sandfort m'a chaudement recommandé. Je suis reparti pour Hanoï avec eux tous. Nous sommes



SAIGON – Hôtel Continental

arrivés à dix heures du soir par la coquette ligne à une voie d'un mètre dont l'exploitation appartient d'ailleurs ainsi que celle de tous les chemins de fer présents et à venir à notre société. 106km en 3h30 avec 14 arrêts. Avant d'arriver à Hanoï, passé par le fameux pont Doumer, 9km de long. C'est magnifique.

Repartons vendredi soir pour Yen-Bay en chemin de fer. Puis de Yen-Bay à Lao-Kay en chaloupe et définitivement de Lao-Kay à Mongtsé ou au-delà à cheval. J'ai déjà acheté le harnachement. Ce soir je vais aller à la direction d'Hanoï pour connaître ma résidence définitive. On fait en ce moment le piquetage et quelques variantes. Je suis sûr d'avoir un poste fixe, ce qui simplifie rudement les affaires. Donc vendredi, commencement du grand voyage. Je vous écrirai de Yen-Bay ou de Lao-Kay.



Deux cartes postales de Haiphong et Hanoï



"Tour de victoire érigée pendant lacampagne du Tonkin.
À chaque « soi-disant » victoire on montait d'un étage"

Que vous dire d'Haiphong et de Hanoï ? Ce sont deux villes superbes bâties à l'européenne, avec de grandes rues à angles droits, plantées d'arbres exotiques. Hanoï est admirable. Je ne l'ai pas visitée en détail car le temps me manque, mais ce que j'en ai vu laisse loin derrière les beautés dont je vous ai parlées de Colombo, Aden etc.... La région entre Haiphong et Hanoï est plate. Ce ne sont que rizières. Le train passe au milieu des villages annamites... De temps en temps une station encombrée d'indigènes, avec un chef de gare annamite qui ne le cède en rien à ses collègues français. Ces gens là savent tout faire, ou du moins apprennent très vite tout ce qu'on veut. A Haiphong, à la gare, les deux sous-chefs sont indigènes. Ils s'acquittent à merveille de leur tâche. Je deviens de plus en plus certain de la réussite de l'esprit colonial français. Il y a bien abus de fonctionnarisme où sont logés spécialement les fils à papa et les pistonnés des ministres mais il faut reconnaître que la contrée est très riche et très tranquille. Je suis de plus en plus content de mon sort et je me fais une joie de faire ce beau voyage. Je vais donc remonter à cheval, si on peut toutefois appeler ça des chevaux : 1m20 au garrot et ce sont les plus gros, mais ils ont paraît-il, un sang extraordinaire.



[photo non légendée]

[Lieu et date non précisés]

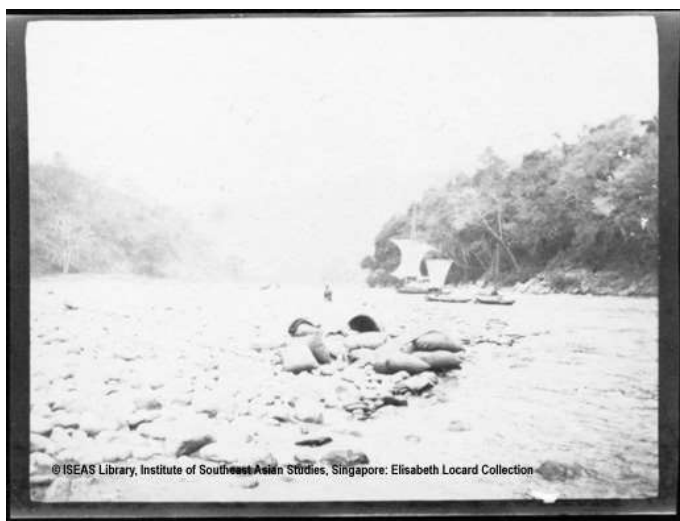
J'ai quitté Hanoï le 1^{er} à 11h53 du matin par chemin de fer. Je suis chef de caravane. J'ai avec moi un jeune docteur, empoté et peu débrouillard et deux jeunes gens qui vont à Mongtsé. Deux entrepreneurs se joindront aussi à notre petite troupe, mais ils sont assez grands pour s'occuper d'eux.

À 6h du soir, arrivée à Yen-bay, point terminus de la ligne. Nous avons tant bien que mal dîné à l'hôtel Cordier (hôtel ?) et nous sommes allés coucher sur la chaloupe qui est partie ce matin à 5h quand nous dormions encore. L'installation en 1^{ère} est assez défectueuse, mais nous ne sommes pas au bout de nos peines, car depuis hier la pluie tombe, diluvienne.

Tant mieux, il fera moins chaud. Dire ce que j'ai souffert de la chaleur depuis 3 jours est impossible. En 5 minutes, le faux col le mieux repassé est une chiffon. Si l'on quittait son casque 5 minutes en plein soleil, on serait un homme mort. Mais plus nous irons, plus nous trouverons un climat supportable, jusqu'au printemps éternel sur les hauts plateaux du Yunnan.

Je me porte comme un charme et je n'ai pas changé depuis mon départ d'Europe. Ma barbe est déjà longue et mes cheveux ras... et ma bourse plate. J'ai acheté, tant à Haiphong qu'à Hanoï pour 400f de bazar. J'ai 12 caisses de bagages, mais c'est une mise de fonds définitive, une fois faite. Toute une batterie de cuisine, un lit de camp, un matelas cambodgien, des conserves, de l'épicerie, du champagne, un harnachement complet. Nous arriverons demain matin à Lao-Kay : ce n'est pas bien loin, mais il est 5h du soir, on ne voyage pas la nuit et nous sommes dans la région des rapides.

Nous venons, il y a une heure, de doubler un point très dangereux ; à un endroit du fleuve où le fond est très variable à cause des courants ; une chaloupe s'est échouée, il y a 15 jours. Elle a complètement disparu et il a fallu toute l'habileté de notre capitaine annamite pour passer juste au bon endroit... J'ai pris un boy à Hanoï. Hier à Yen-bay, son voyage en chemin de fer fini, il a essayé de se carapater. Mais je le tenais à l'œil et l'ai cueilli comme il sortait de la gare avec ses congénères. Il avait l'intention de se jouer la fille de l'air...



"Fleuve Rouge entre Lao-kay et Man-hao ; rapide le plus terrible (tac en annamite) ; la jonque est hâlée à la main par 20 coolies"



"Route de Man-hao à Mongtsé"

Lao-Kay, le 5 juillet 1904

...Il est entendu que nous suivrons la voie fluviale jusqu'à Man-hao et que c'est seulement en cette localité chinoise que nous enfourcherons, le docteur Dauge et moi, les petits chevaux chinois...

Nous ne serons pas à Mongtsé avant 20 jours comptés depuis notre départ. Il n'y a d'ici à Man-hao que 100km et il faut de 15 à 20 jours, car, en ce moment le fleuve est en crue et l'on met parfois une journée pour passer un rapide de 200m. Comme on doit s'amuser, hein ! Et surtout défendu de quitter la paillote pour affronter le soleil, car l'imprudent qui le fait sans casque est sûr de son affaire. S'il ne meurt pas d'une insolation, il attrape les fièvres intermittentes.

Il a fallu tout acheter pour manger pendant ces 20 jours. Nous avons en caisse beurre, conserves, jambon, patates, riz, poulets, pain, vin, eau de Vichy etc.... J'ai un boy qui s'appelle Niah-Doc et est marié à une congai de 16 ans, jolie comme un cœur. Je l'emmène là-haut avec elle. C'est un cuisinier (beb) épatant et pour l'essayer, je l'ai mis à la cuisine de l'hôtel pendant un soir, à son honneur. Il sait laver, repasser, coudre, parle tant bien que mal le français.

Hier soir, nous avons traversé le Namti (affluent du Fleuve Rouge) pour aller à Song-phong ou Ho-Kéou, ville chinoise la plus proche d'ici.

Nous nous sommes promenés pendant 2 heures dans de petites rues de deux mètres de large, sales et montueuses, où grouillent enfants, cochons, poules, chiens. Les Chinois musardent devant les pagodes ou devant leurs boutiques où restent les vieux grands-pères et grands-mères. De nombreux mendiants tendent la main. De minables soldats, ramassés des pires pirates, dorment au soleil dans les guenilles qui leur servent d'uniformes. Quelques boutiques sont assez propres. Les tenanciers, riches et considérés sont de gros gaillards, bouffis de graisse et d'orgueil, avec une queue majestueuse, tressée avec un soin infini, et qui traîne parfois à terre. Tous nous regardaient passer avec la plus complète indifférence. Seuls, quelques-uns, coolies de la ligne, nous saluaient à la militaire. Les enfants plus sociables, venaient autour de nous prendre nos cannes ou nous regarder comme des bêtes curieuses.



"Un camp dans le Nam-ti"



"La route mandarine pavée"

Arrivés sur une petite place, au bord du Namti, nous vîmes approcher une troupe au pas de gymnastique, criant, gesticulant. En tête deux hommes, l'un tenant l'autre. Soudain la colonne s'arrête, et à vingt mètres de nous, l'un des deux coureurs s'agenouille, l'autre lui prend la queue, tire violemment, et d'un coup de coupe-coupe, lui fait sauter la tête. Il la jette dans un panier ad-hoc, et s'éloigne à grands pas. La foule entoure le cadavre, et nous, éccœurés, reprenons le chemin de Lao-Kay.

Après information, j'apprends que c'est tout bonnement une exécution capitale. Le pauvre bougre avait volé quelques jours auparavant, quelques piastres à son maître. Pris en flagrant délit, on le conduisit au mandarin qui à lui seul est juge, avocat, ministère public. Vingt-quatre heures après, zigouillé. Comment trouvez-vous cela !

Il y a un an une bande de Chinois s'était insurgée contre l'autorité du mandarin. On en arrêta 150 et au même endroit que le pauvre diable susdit, le bourreau, un seul bourreau, en changeant de sabre probablement, fit sauter les 150 têtes, moins une, celle du chef de la rébellion. Celui-ci fut mis entre deux planches et scié en seize morceaux. C'est d'ailleurs le supplice que le mandarin inflige à tout Chinois coupable d'avoir volé ou frappé un Européen. C'est un peu moins long que l'affaire Dreyfus... et combien plus intelligent ! Ces gens-là d'ailleurs meurent avec un courage et une abnégation remarquable. Vive la Chine !

Lao-Kay est le dernier centre français. Un pont le relie à la ville chinoise dont je vous parle plus haut. Au milieu du pont, le poteau frontière. Hier soir à 6h j'ai donc mis le pied en Chine pour la première fois. [Ça] m'a fait un effet bizarre.

Lao-Kay compte environ 5 000 âmes dont 2 000 soldats et 2 000 Annamites ou Chinois. C'est un territoire militaire. Un colonel est gouverneur et tous les fonctionnaires officiers ou sous-officiers. Nous sommes, Dauge (médecin) et moi, dans un hôtel potable, où l'on mange bien (ci-joint menu) mais où on dort mal, car l'installation est rudimentaire. Matin et soir douche au seau.

Nos boys en sont épatés. J'ai ordonné au mien de faire comme moi, car je tiens à ce qu'il soit propre et à ce qu'il se débarrasse de sa sacrée odeur d'Annamite. Il a rechigné mais m'a obéi.

Ce soir, au kiosque en face de l'hôtel, concert par la fanfare des « étrangers » et puis après adieu la musique... les violons sont cassés.

Iléang-Hien, 9-8-04

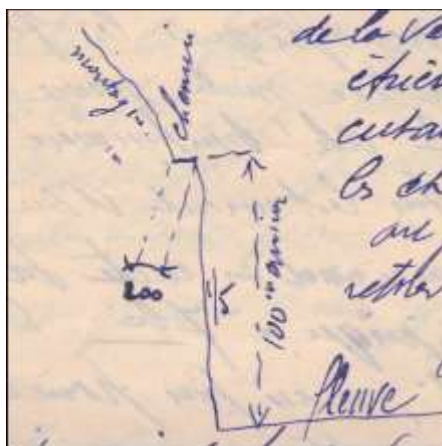
Voici enfin mon voyage terminé ou à peu près : ce n'est pas malheureux car il aura duré exactement 71 jours. Je suis parti de Mongtsé le lendemain Croyez bien qu'il me tardait de connaître ce Yunnan mystérieux où je dois passer 3 ans. Le jeudi soir, dernière entrevue avec M. Prudhomme mon ingénieur en chef. (...)

À 1h nous arrivons à Fou- tsien 1^{ière} étape des caravanes

À 2 h on se remet en route jusqu'à 7 h, 55km c'est joli, mais pas pour certain endroit que vous connaissez.

À A-mi, 2^e étape après Mongtsé, hospitalité écossaise.

À regret le 3^{ième} matin, je repars à 9 h ½ avec 4 surveillants qui font partie de ma caravane. Temps affreux, pluie, vent, chemins impossibles. À moitié chemin de l'étape, voici un profil approximatif du chemin.



Ailleurs en plaine, de la vase jusqu'aux étriers. À certains endroits les chevaux ont peine à retirer leurs jambes.

Le lendemain le temps se remet au beau. Mais un beau temps, doux et limpide, dont vous n'avez pas idée, même en Provence, où il fait chaud. Ici, c'est le rêve. Pendant les 5 jours restants, cela dure heureusement. Les chemins séchés deviennent meilleurs. Nous traversons tour à tour, des plaines d'une richesse extraordinaire et des chaînes de montagnes âpres, rugueuses, où rien ne pousse que quelques arbres rabougris et des rochers tellement bizarres, qu'on dirait de vrais menhirs [*forêt de pierres de Shilin*, note des auteures].

Cela fait de loin l'effet d'une immense cathédrale gothique en ruine et il y en a, ...à l'infini. Le sol où vit une maigre herbe jaunâtre, est crevassé, et l'intérieur de ces excavations est rouge ocre. Le Yunnan est un vaste morceau d'argile rouge et de rochers. Les plaines sont très peuplées. Rien de joli de loin comme ces villages

chinois. Enfouis sous la verdure, les maisons nettes et propres en torchis, ils semblent de loin un séjour enchanteur et je suis bien certain que pas un village de France n'a à distance, un aussi séduisant aspect. Mais arrivés à 50 m des premières maisons, il faut déchanter. Le chemin ne devient qu'un marécage jusqu'à ce qu'on attrape les dalles inégales et glissantes. Les maisons dont l'intérieur est pour la plupart infect, laissent sortir une nuée d'enfants nus qui sitôt qu'ils ont aperçu ma moustache blonde, se sauvent comme des perdrix. Car en Chine tout le monde est brun et les blonds sont des génies malfaisants.

Cependant, arrivé au gîte, quand j'ai quitté mes grandes bottes, chaussé mes pantoufles chinoises, et enlevé mon casque guerrier, je n'ai pas l'air trop mauvais diable, et quelques sapèques aidant (le sapèque = 1/4 de notre sou) les mioches s'endurcissent jusqu'à moi. Les hommes viennent voir ma pipe, mes lorgnons, mes habits, mais les femmes restent invisibles, ou passent rapidement sans s'arrêter. Quand je mange, si c'est dehors et cela arrive souvent, je leur fais goûter le vin, les conserves, le pain. Comme je vous l'ai dit déjà, dans les centres importants, réception farouche et méfiante. Dans les petits villages (certains) c'est autre chose.

A Fou-tan avant dernière étape avant Iléang, nous avons été accueillis d'une façon courtoise.

Je précédais seul la colonne. Je m'arrête au beau milieu du village, attache mon cheval à une porte et m'assied sur un banc. Aussitôt, vieillards de venir me voir. A l'un d'eux qui me regarde allumer une cigarette, j'en tends une. Il la prend charmé de l'attention, l'allume à la mienne et la fume d'un air de vieux sage. Il me tend ensuite sa pipe où par pure politesse, j'aspire deux pincées de tabac. C'est un véritable travail ici de fumer la pipe. Le fourneau tout petit ne contient qu'une pincée de tabac. A chaque bouffée il faut rebourrer et ré-allumer. Avouez que c'est plutôt fastidieux. Jamais je ne fumerais de pipes chinoises, pas plus que françaises d'ailleurs car ma Co (femme de mon boy) passe ses journées à crapetton sur le bord d'une caisse à me confectionner de délicieuses cigarettes dont le cent me revient à 15 sous. La douzaine de boîtes d'allumettes coûtant 2 sous, on fume à bon marché. En passant, je vous dirai qu'il n'y a pas plus acharnés fumeurs que les Chinois. Encore ne quittent-ils le tabac que pour empoigner l'opium.

Enfin après 7 étapes de 55, 25, 40, 40, 30, 35km, j'arrive à Iléang, le 6 à 11 h du matin...

Et puis, ensuite...

Arrivé à Iléang la vie du chantier commence réellement et les travaux s'enchaînent perturbés par de nombreux aléas, climatiques, politiques et financiers.

Albert Marie est d'abord conducteur de travaux puis ingénieur chargé du 24^e lot de la ligne. Il réalise un pont assez remarquable. La photo de ce pont est visible actuellement au musée de Kunming.

L'arrivée et le départ sur le chantier de nombreuses personnalités venues pour suivre le travail entrepris, le changement dans les équipes, nourrissent une vie sociale attrayante et riche en anecdotes.

Le contact avec la population autochtone reflète bien le style colonial de l'époque.

Albert Marie quitte le Yunnan en 1907 avant la mise en service de la ligne (1910).

Le goût de l'aventure ferroviaire ne le quittera pas car il partira à Constantinople pour participer à la construction d'une nouvelle ligne de chemin de fer. C'est à Constantinople qu'il rencontrera sa femme, Claire de Toustaing du Manoir devenue Claire de Toustaing Pacha. En effet son père, officier français, s'était mis au service du Sultan et avait obtenu le titre de général de l'Armée de l'Empire Ottoman.

Quelques photos de Mongtsé où Albert a fait étape



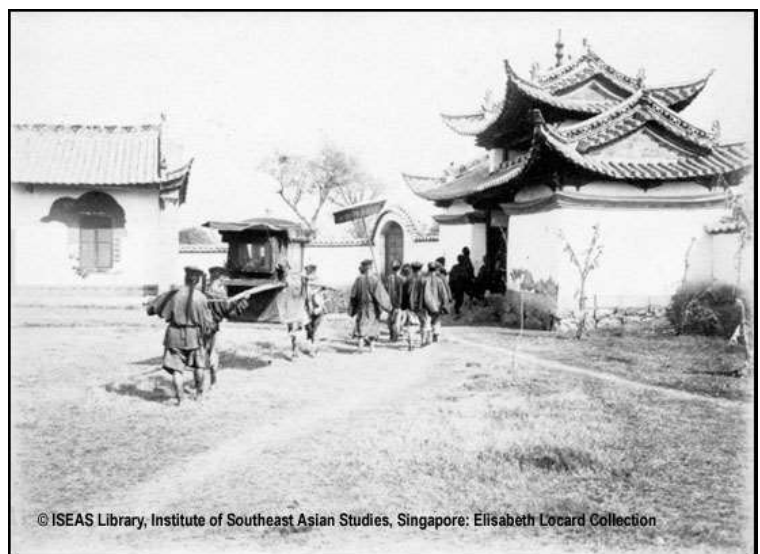
"Départ d'un rallye à la direction de Mongtsé"



"Pagode des Supplices avec le docteur Dauge"



"Lépreux"



"Visite du Ta-lo-ye à l'hôpital de Mongtsé"